Jean-Noël Jouzel, *Pesticides. Comment ignorer ce que l'on sait*

Paris, Presses de Sciences Po, 2019, 261 p.

Alain Chatriot

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/histoirepolitique/1623>

DOI : 10.4000/histoirepolitique.1623

ISSN : 1954-3670

Éditeur

Centre d'histoire de Sciences Po

Référence électronique

Alain Chatriot, « Jean-Noël Jouzel, *Pesticides. Comment ignorer ce que l'on sait* », *Histoire Politique* [En ligne], Comptes rendus, mis en ligne le 19 octobre 2021, consulté le 21 octobre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/histoirepolitique/1623> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/histoirepolitique.1623>

Ce document a été généré automatiquement le 21 octobre 2021.

Histoire Politique

Jean-Noël Jouzel, *Pesticides. Comment ignorer ce que l'on sait*

Paris, Presses de Sciences Po, 2019, 261 p.

Alain Chatriot

RÉFÉRENCE

Jean-Noël Jouzel, *Pesticides. Comment ignorer ce que l'on sait*, Paris, Presses de Sciences Po, 2019, 261 p.

1 Dans les nombreuses approches scientifiques des questions environnementales, certains sujets sont trop rarement abordés comme par exemple les enjeux agricoles et l'usage massif à l'échelle mondiale des pesticides. Dans une perspective de sociologie des sciences, le chercheur Jean-Noël Jouzel nous propose une enquête très informée qui interroge aussi bien les enjeux de santé publique que ceux de la connaissance scientifique et des décisions politiques. Derrière le traitement souvent rapide du glyphosate devenu un symbole médiatique, les débats et les procédures sont complexes et assez révélatrices tant elles entremêlent les industriels, les agences qui évaluent les risques et les pratiques des agriculteurs.

- 2 L'angle d'étude original du livre est bien expliqué par l'auteur : « Sans nier qu'il existe de puissants intérêts industriels qui cherchent à influencer la manière dont les autorités reçoivent et interprètent les données épidémiologiques sur les pesticides, je soutiens que le nœud du problème est ailleurs, dans l'incompatibilité entre les formats routiniers de l'évaluation des risques, d'une part, et la prise en compte de ces données épidémiologiques, de l'autre. » (p. 17) On comprend alors mieux le choix provocateur du sous-titre du livre : *Comment ignorer ce que l'on sait*.
- 3 Le matériau de l'enquête centré sur les États-Unis et la France porte sur la connaissance et la reconnaissance des maladies professionnelles liées à l'usage des pesticides par le monde agricole. Le sociologue se fait dès lors historien en portant un regard sur la seconde moitié du XX^e siècle et la mise en place d'un champ de recherche, « l'hygiène agricole », puis sur le constat des intoxications d'ouvriers agricoles et sur les réponses institutionnelles qui y ont été apportées. Les trois premiers chapitres suivent les mutations de l'agriculture américaine avant que la seconde partie s'intéresse à la situation française et à son évolution dans le contexte de l'Union européenne. Le chapitre 4 propose ainsi une bonne synthèse sur l'usage des pesticides en France accompagnant la modernisation agricole (en écho ici aux études entre autres de Pierre Muller, Sylvain Brunier et Natalie Jas) et sur les timides mesures de contrôle – l'auteur rappelant « l'exceptionnalisme de santé au travail en agriculture » (p. 138). Le dernier chapitre du livre est clairement titré : « La neutralisation des données gênantes ».
- 4 En lisant le travail de Jean-Noël Jouzel, on pense souvent à l'ample démonstration qu'avait proposée Robert Proctor sur l'industrie du tabac (Robert Proctor, *Golden Holocaust: Origins of the Cigarette Catastrophe and the Case for Abolition*, Berkeley, University of California Press, 2011), mais on perçoit aussi que la question de l'ignorance manipulée n'est pas qu'une affaire d'intérêts, qu'elle interroge en fait plus largement de nombreuses institutions et les formes de l'action publique. Citant Péguy, l'auteur conclut : « Tant que les institutions qui évaluent et gèrent les risques de ces

produits [les pesticides] croiront dans les fictions de l'usage contrôlé, elles ne seront pas en mesure de "voir ce qu'elles voient" et de reconnaître l'ampleur de l'écart qui les sépare de la réalité des pratiques agricoles. » (p. 241)